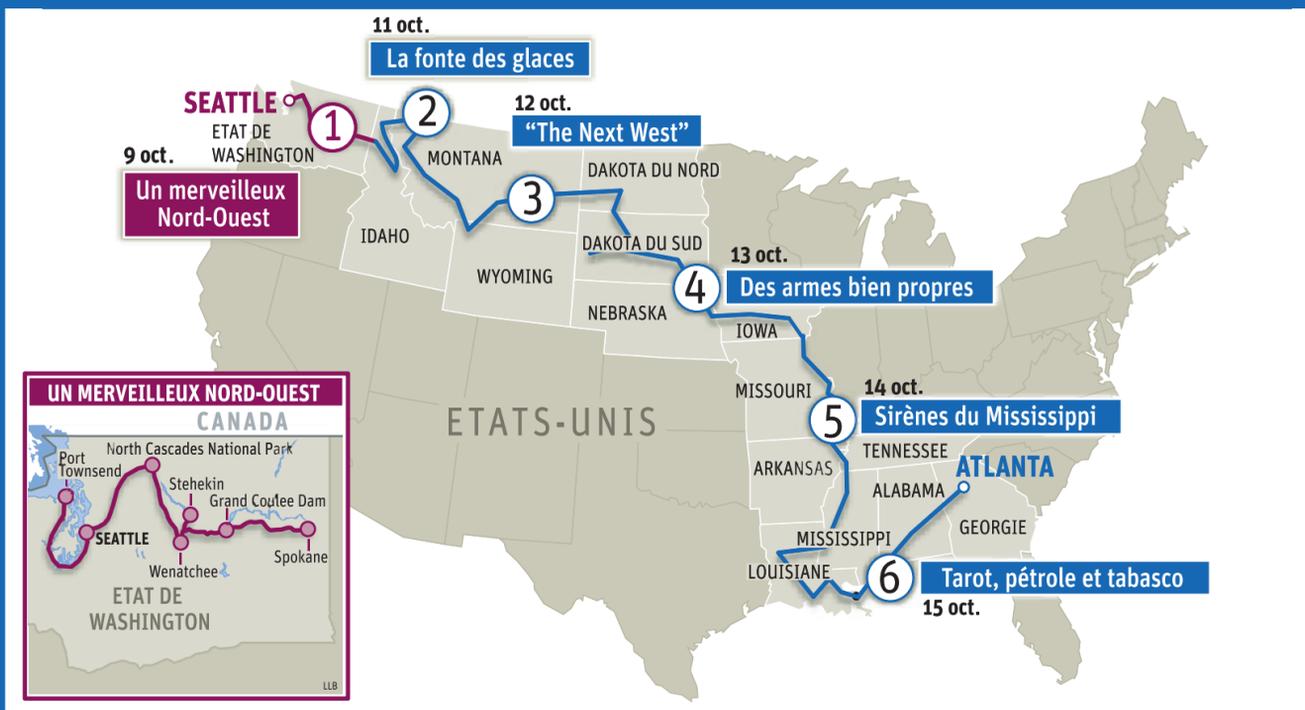


■ Un mois dans l'Amérique d'Obama | 1/6

Un merveilleux Nord-Ouest

Où il est question de l'Irak et de l'Afghanistan, du Parti libertarien, de Franklin Roosevelt, Jack Kerouac et Sarah Palin, de rêves accomplis et de mortelles désillusions.



Carnet de route Philippe Paquet

Seattle, Etat de Washington, 4 juillet

“Chaque jour, je pense que le nord-ouest de nos Etats-Unis est merveilleux, merveilleux, merveilleux.” La réflexion est tirée d’une “lettre à la maison” dont l’auteur est un soldat en Irak ou en Afghanistan, le destinataire, sa famille dans l’Etat de Washington. Le texte a été gravé dans le marbre, avec quelques autres citations, pour ac-

compagner les noms de ceux qui sont tombés dans toutes les guerres de l’Amérique : aux Philippines, en Corée, au Vietnam, en Irak, en Afghanistan et même à Grenade. Les longues plaques, qui scintillent aujourd’hui sous le généreux soleil d’une ville où il pleut presque toujours, sont dressées devant Benaroya Hall, où se produit l’Orchestre symphonique de Seattle, en face du musée des Beaux-Arts. Elles soustraient en partie au regard des affiches dérisoires (“Bugs Bunny on Broad-

way”) et les enseignes des commerces au rez-de-chaussée (Starbucks, comme il se doit dans la cité où l’on a inventé cette espèce de café). En ce jour de fête nationale, elles résonnent tout spécialement d’accents patriotiques. Mais leur solitude, dans une rue déserte, fait surtout écho au questionnement des Américains qui s’interrogent sur le bien-fondé des guerres qu’on leur a fait mener pour des idéaux – la liberté, la démocratie, les droits de l’homme – ou pour le pétrole et le fric. Barack

Obama avait promis de mettre fin aux deux dernières en date; or, le voici confronté à des lendemains inconnus en Irak et incertains en Afghanistan. Des lendemains, c’est ce dont sont à jamais privés des Américains plus ordinaires. “Ton père était une personne tranquille qui pensait d’abord aux autres. Que d’amour il aurait répandu sur toi s’il avait vécu pour te voir grandir” (“Lettre à un enfant”, Seattle, Benaroya Hall).

Port Townsend, Etat de Washington, 4 juillet

Fondé en 1851, quelques mois avant Seattle, par le capitaine George Vancouver là où le détroit de Juan de Fuca rencontre le Puget Sound, Port Townsend est aujourd’hui une petite bourgade endormie qu’un festival de jazz sort chaque été de l’oubli. Les bâtiments victoriens qui rehaussent son front de mer rappellent qu’elle fut surnommée “Key City of Puget Sound” ou “City of Dreams” à l’époque où les pionniers rêvaient d’y bâtir le plus grand port de la côte Ouest des Etats-Unis. L’industrie du bois, la ruée vers l’or et l’enjeu stratégique pour les militaires, tout concourut d’abord à donner de la vraisemblance à cette ambition. Mais le chemin de fer n’alla jamais plus loin que Tacoma, de l’autre côté du Puget Sound, et le déclin ne fut pas long à venir pour Port Townsend, qui n’est plus désormais qu’un refuge pour les artistes, une destination pour les retraités et une curiosité pour les touristes. La ville a ses lettres de noblesse, cependant, et des plus inattendues. C’est ici que Raymond Bradford lança en 1987 la revue “Liberty”. La publication, qui “a horreur des limites et n’a pas peur des controverses”, est toujours une source de référence sur le Parti libertarien américain. Crédité d’un demi-million de voix à la présidentielle de 2008, celui-ci se prononce pour une législation minimale et contre un gouvernement fort, pour le mariage des homosexuels et contre une réglementation sur les armes, pour le libre-échange et contre l’impôt sur le revenu.

North Cascades, Etat de Washington, 5 juillet

Traversé seulement par la State Highway 20, le parc des Cascades du Nord, adossé à la province canadienne de Colombie-Britannique, n’est visité que par quelques dizaines de milliers de personnes chaque année, un isolement qui explique sans doute pourquoi c’est l’un des rares parcs nationaux aux Etats-Unis dont l’entrée est gratuite. Et qui rappelle que l’icône de la Beat Generation, Jack Kerouac, avait trouvé ici l’inspiration en s’isolant au sommet du pic de la Désolation. Engagé comme garde forestier pour repérer les dépôts d’incendie, il passa deux mois, seul, dans une tour de guet, au cours de l’été de 1956, expérience éprouvante qui enfanta “Les Anges de la désolation” et “Le Vagabond solitaire”.

Stehekin, Etat de Washington, 6 juillet

Une curiosité dans un pays qua-

Avec le soutien du Fonds pour le journalisme en Communauté française, Philippe Paquet a parcouru en juillet l’Amérique d’Obama. Onze mille kilomètres à travers quinze Etats, de Seattle à Atlanta, du Nord-Ouest au Sud-Est, des villes les plus connues aux patelins les plus isolés. Une plongée dans la diversité d’un continent à la veille d’élections législatives cruciales pour le président américain à mi-mandat. A la veille également de l’exposition “L’Amérique, c’est aussi notre histoire !” qui s’ouvre à Bruxelles le 15 octobre, et dont “La Libre Belgique” est partenaire.



North Cascades est l’un des rares parcs nationaux aux Etats-Unis dont l’entrée est gratuite.

drillé par routes et autoroutes : quelques maisons à l’extrémité septentrionale du lac Chelan, accessibles seulement en bateau, en avion, à cheval ou... à pied. Stehekin, 75 habitants, est un vestige de l’épopée minière dans cette région montagneuse du nord-ouest des Etats-Unis. Le téléphone n’y est arrivé qu’au printemps de 2007. Les quelques voitures du village ont été amenées sur des barges et

l’approvisionnement est toujours tributaire de l’unique ferry quotidien. Le petit restaurant qui jouxte le poste des Rangers, près du débarcadère, n’en fait pas moins d’excellents hamburgers-frites.

Wenatchee, Etat de Washington, 6 juillet

“Welcome to Wenatchee, the apple capital of the world”. On chercherait en vain les vergers dans cet agglomérat de motels, de chaînes de restaurants, de stations-service et de supermarchés, mais on les trouve sur les coteaux qui longent la rivière Columbia, laquelle, au demeurant, ne rend pas que des services aux exportateurs de pommes : les vignobles de la vallée rivalisent désormais avec ceux de la Napa ou de la Sonoma en Californie. “Columbia Crest” est un de ces labels qui méritent le détour, et ses cabernet, merlot et autre chardonnay immunisent efficacement contre la violence des vents, laquelle avait fait dire à un visiteur, à la fin des années 1800 : “Ceci doit être l’endroit le mieux ventilé de tout le pays”. On ne choisissait généralement pas de venir à Wenatchee, mais on s’y plantait quelquefois. C’est ce que firent Clyde Pangborn et Hugh Herndon qui terminèrent ici, par un atterrissage d’urgence sur le ventre, le premier vol sans escale entre l’Extrême-Orient et les Etats-Unis en 1931 (Wenatchee est toujours jumelée avec Misawa, la ville japonaise d’où étaient partis les deux aviateurs américains). Et quand on échouait dans le coin, on s’y ennuyait ferme. Les pionniers qui suivirent la progression du Great Northern Railway vers le Pacifique n’avaient pour toute distraction que la lecture des journaux, rapporte un Alexander Brendler, arrivé en 1880 à Chelan, au nord-est de Wenatchee. S’il pouvait encore en être ainsi, et pas seulement là-bas, soupirez le journaliste en pensant à son éditeur et à lui-même.

Grand Coulee Dam, Etat de Washington, 7 juillet

Quelque 70 ans après sa mise en service, le barrage de Grand Coulee (prononcez “Coulie”, bien que le nom rende hommage aux premiers explorateurs franco-canadiens) est encore, avec ses 6 800 MW, la cinquième plus puissante installation hydroélectrique au monde, après les barrages des Trois Gorges en Chine et d’Itaipu, de Guri et de Tucuruí en Amérique du Sud. C’est Roosevelt qui en imposa la construction en 1935 dans le cadre de ses vastes projets d’infrastructure destinés à sortir les Etats-Unis de la Grande Dépression. Il essuya à l’époque

un tir de... barrage des plus nourris. Agriculteurs, électriciens, syndicalistes et politiciens : personne ne voulait de cette muraille de béton d’un mile de long dressée sur la Columbia qui allait changer le paysage, l’économie et les mentalités. A Grand Coulee, en un temps où le taux de chômage national avoisine les 10% et où la Maison-Blanche paraît bien en peine d’enfanter des plans pour renouer avec la croissance, on médite sur les hommes politiques d’hier qui avaient une vision et comprenaient que les grands ouvrages ont une portée symbolique et un impact psychologique, avant d’avoir une signification économique et une logique industrielle. Les temps n’en ont pas moins changé ici aussi et Grand Coulee a été rattrapée par l’Histoire. Depuis les attentats du 11 septembre, l’extension du barrage réalisée en 1976 ne se visite plus qu’au prix de mesures de sécurité renforcées. “Idiot wind, blowing like a circle around my skull, from the Grand Coulee Dam to the Capitol”, chantait déjà Bob Dylan.

Spokane, Etat de Washington, 7 juillet

“Do you have your ticket ?” Non pas pour monter dans le bus à l’arrière duquel est apposée l’affiche qui pose la question, mais pour le rallye dont Sarah Palin sera la vedette à Missoula, dans le Montana. “Taking a stand. God, Family and Country”, proclame la publicité, agrémentée d’un portrait tout souriant de l’ex-candidate à la vice-présidence des Etats-Unis : “Prendre position. Dieu, la famille et le pays”. Spokane, la grande ville de l’est de l’Etat de Washington, est certainement acquise au message; on est en terre républicaine et, aux législatives du 2 novembre, on votera, ici et alentour, pour des députés au conservatisme bon teint, à l’image de la députée sortante du 5^e district, Cathy McMorris : belle-fille d’un ancien maire de Spokane (David Rodgers), elle mène de front, à 41 ans, la campagne pour sa troisième réélection à la Chambre et une seconde grossesse – la naissance est prévue pour début décembre. A l’élection présidentielle, toutefois, l’“Evergreen State” a pris l’habitude de se prononcer pour le candidat démocrate (Ronald Reagan fut le dernier Républicain à l’emporter) et sans doute n’est-il pas trop tôt pour Sarah Palin de se profiler en présidentielle si elle veut tenter sa chance dans deux ans. Tous les espoirs lui sont permis – du moins si l’on en juge par le commandement placardé à l’arrière du même autobus, juste au-dessus de sa photo : “It’s the law. Please yield.” (“C’est la loi. Cédez le passage.”)

(A suivre)

■ Un mois dans l'Amérique d'Obama | 2/6

La fonte des glaces

► Où il est question de la Ruée vers l'argent et de villes fantômes, du réchauffement climatique et de Démocrates atypiques, de moustiques et encore de Sarah Palin.



Glacier National Park est un des parcs les plus mythiques des Etats-Unis.

Carnet de route Philippe Paquet

Coeur d'Alene, Idaho, 8 juillet

L'Idaho est, selon les goûts, surnommé "the Potato State", en l'honneur du fleuron de l'agriculture locale, ou, ce qui est un peu plus poétique, "the Gem State", eu égard au constat que le visiteur ne tarde pas à dresser : lacs, forêts et montagnes font du 14^e Etat de l'Union par la taille (216 000 km²) et du 39^e par la population (un million et demi d'habitants) une "pierre précieuse", une perle rare, qui ne demande qu'à être décou-

verte et appréciée. S'ils ne s'y bousculent guère de nos jours, les Belges ne furent pas les derniers à goûter les charmes de l'Idaho et à s'y attacher. A Cataldo, non loin de Coeur d'Alene, la "Vieille Mission du Sacré-Coeur" conserve le souvenir de son fondateur, le père "Peter John" de Smet, parti de Termonde, dans ce qui était encore le royaume des Pays-Bas, en 1821, pour contribuer à l'évangélisation du Nord-Ouest. L'"apôtre des Indiens" allait si bien réussir dans sa tâche qu'on verrait un jour en lui "un des personnages les plus admirables dans la longue histoire des relations entre les Indiens et les Blancs dans le grand

Ouest américain" – une localité porte d'ailleurs toujours son nom dans l'Idaho. Il est vrai que le coup de foudre fut réciproque. "Jamais visite aux Indiens ne m'a procuré autant de bonheur", confessa le missionnaire jésuite après son premier contact avec les Coeurs d'Alene – les trappeurs franco-canadiens baptisèrent ainsi les Schitsu'umsh par allusion probablement au poinçon (l'alène) que ces Indiens utilisaient pour travailler le cuir. Aujourd'hui, le contact est plus malaisé, parce que la communauté ne compte plus guère que 2 000 membres, mais, si celle-ci s'est fondue dans le "mel-

ting pot" américain, elle n'en revendique pas moins toujours fièrement son identité et cette culture qui charma Pierre-Jean de Smet.

Wallace, Idaho, 8 juillet

Aux confins de l'Idaho et du Montana, en contrebas de l'I-90 qui écrase et défigure cette minuscule localité, Wallace, avec son décor de western, est l'idée exacte que l'on se fait d'une cité minière à l'époque du "Gold Rush". Alanguie sous le soleil de midi, elle vit désormais dans l'ombre de son passé, quand elle passait pour une des villes les plus riches d'Amérique.

C'est moins l'or que l'argent, toutefois, qui fit la bonne fortune de Wallace, et la région possède toujours quelques-uns des plus gros gisements au monde. A 76 ans, Cecil continue d'en profiter – indirectement. Ce mineur retraité s'est recyclé en guide; il raconte son métier en emmenant les touristes dans les boyaux de la Sierra Silver Mine. Ironie de l'histoire, explique-t-il, cette mine où, malgré son nom, on n'a jamais rien trouvé, n'a commencé à rapporter de l'argent – en billets de banque, pas en minerai – qu'à partir du moment où l'on en fit une attraction touristique. Guide n'est au demeurant qu'une des nouvelles activités de Cecil; le samedi, il est superviseur chez McDonald's. "Parce que je n'aime pas rester inactif", précise-t-il. "Mais aussi parce que j'ai besoin du supplément de revenus pour mener une vie un peu plus agréable." Il se rappelle son plus gros salaire annuel – 32 000 dollars – quand il bossait au fond de la mine, et la dureté du boulot: "On était payé à la quantité de minerais extraits ou à la longueur de galeries percées." Mais c'était Byzance à Wallace: "une maison, deux voitures, une moto, des vélos de randonnée..." Il y eut, certes, des périodes de crise et le chômage, quand il a fallu vendre une à une toutes ces choses. Et, à chaque fois, Cecil a rebondi, reprenant son courage à deux mains, dans un véritable "esprit américain", tout comme aujourd'hui, soupire-t-il, en rattachant son casque jaune à la sortie de la Sierra Silver Mine.

Murray, Idaho, 8 juillet

Le dépliant touristique vantait la "ville fantôme" de Murray comme une des curiosités de l'Idaho à ne pas manquer. Après quelques kilomètres au départ de Wallace, la petite route mal entretenue qui serpente dans la montagne, sur la frontière du Montana, fait place à une piste poussiéreuse, ce qui semble devoir confirmer la promesse de découvrir, une fois parvenu à destination – un point à peine marqué sur la carte –, un hameau passablement lugubre, balayé par un vent sinistre, habité seulement par des corbeaux et des chiens errants, constitué de bâtisses en bois délabrées, d'engins abandonnés, d'enseignes à moitié écroulées et, bien sûr, de puits de mines aux entrées condamnées. Au lieu de quoi s'étend une petite bourgade sans cachet particulier, mais sans horreur non plus, et surtout sans rien d'autre qu'un pittoresque, mais modeste, "Sprag Pole Inn and Museum", pour rappeler qu'on se trouve bel et bien dans "le berceau du district minier de Coeur d'Alene". "Où est la ville fantôme?", finit-on par demander au conducteur d'une camionnette

Avec le soutien du Fonds pour le journalisme en Communauté française, Philippe Paquet a parcouru en juillet l'Amérique d'Obama. Onze mille kilomètres à travers quinze Etats, de Seattle à Atlanta, du Nord-Ouest au Sud-Est, des villes les plus connues aux patelins les plus isolés. Une plongée dans la diversité d'un continent à la veille d'élections législatives cruciales pour le président américain à mi-mandat. A la veille également de l'exposition "L'Amérique, c'est aussi notre histoire !" qui s'ouvre à Bruxelles le 15 octobre, et dont "La Libre Belgique" est partenaire.



de United Parcel Service. "Je suppose que, d'une certaine façon, ceci en est une puisqu'il n'y a plus que cinq cents personnes qui y vivent", répond le gaillard, un brin surpris. Dans les années 1880, la ruée vers l'or et l'argent avait amené ici des milliers de prospecteurs. Rien ne les décourageait, pas même le froid, mais chacun avait sa façon de l'affronter. Ainsi les propriétaires du Bedroom Gold Mine Bar préférèrent-ils défoncer le plancher d'une des chambres du rez-de-chaussée pour creuser directement le sol, tout en restant au chaud. On assure qu'ils tombèrent sur un filon.

Sandpoint, Idaho, 9 juillet

Sur la route 95 qui monte vers le Canada en suivant le "Wild Horse Trail" (le "sentier du Cheval sauvage"), Sandpoint est un lieu de villégiature agréable, étalé entre le mont Schweitzer et le lac Pend Oreille. La destination est populaire depuis longtemps – le futur

président Theodore Roosevelt passa par ici, un jour d'août 1888, pour aller chasser le caribou – mais elle n'a pas toujours été bien fréquentée: dans les années 1980-1990, des groupes néo-nazis y défrayèrent la chronique. Du passé, on retient ici un autre événement, insignifiant et largement ignoré jusqu'à tout récemment, mais désormais gonflé d'importance: la naissance à Sandpoint, le 11 février 1964, de Sarah Palin, troisième des quatre enfants de Charles Heath, qui enseignait les sciences dans une école du coin. La famille ne tarda pas à émigrer en Alaska, dont M^{me} Palin allait devenir, trente-deux ans plus tard, le plus jeune gouverneur et la première femme à occuper la fonction. L'influence de la fille du pays n'en demeure pas moins palpable: le mouvement citoyen dont elle est devenue une des égéries, le Tea Party, soutient activement aux législatives du 2 novembre un candidat du 1^{er} district électoral de l'Idaho, qui englobe Coeur d'Alene et Sandpoint. Particularité: c'est un Démocrate, Walt Minnick, et c'est un cas unique dans le pays. Il est vrai que cet ancien collaborateur de Nixon (il démissionna pour protester contre le Watergate) est aussi le plus conservateur des élus démocrates à la Chambre des Représentants. Il a voté contre à peu près tous les projets de loi de l'administration Obama.

Going-to-the-Sun Road, Montana, 10 juillet

Avec le Grand Canyon et Yellowstone, c'est le parc le plus mythique des Etats-Unis et il est tout juste centenaire. Créé en 1910 dans le nord-ouest du Montana, Glacier National Park attire plus de deux millions de visiteurs par an et, en parcourant les 80 kilomètres de son unique route, Going-to-the-Sun Road (la "Route pour aller jusqu'au soleil"), de West Glacier à St. Mary, il est facile de comprendre pourquoi. A travers un grandiose paysage de lacs émeraude et de montagnes enneigées, que seuls les incendies de forêts ont balafé, on s'élève doucement jusqu'au point culminant, le col de Logan, à 2 025 mètres d'altitude, par où passe la "Continental Divide" (la ligne de partage des eaux du continent nord-américain), avant de redescendre graduellement par l'autre versant. La magie opère partout, l'enchantement est permanent. Pour autant qu'on ne se pose pas trop de questions – à la différence d'Al Gore. L'ancien vice-président des Etats-Unis a trouvé ici ample matière pour démontrer ses thèses sur le réchauffement de la planète. Et pour cause: la caractéristique géographique qui a donné son nom au

parc, le glacier, pourrait disparaître dans les dix ou vingt prochaines années. On dénombrait ici cent cinquante glaciers environ au milieu du XIX^e siècle, à la fin de ce que les scientifiques américains ont appelé le "petit âge glaciaire"; il n'y en a plus aujourd'hui que vingt-cinq et le phénomène ne ferait que s'aggraver: rien que cette année, deux glaciers, le Miche Wabun et le Shepard, ont "disparu" (ils ont tellement fondu qu'ils ne répondent plus aux critères pour mériter la qualification de "glacier"). Si le scénario catastrophe devait se matérialiser, une des attractions du parc mériterait ironiquement son nom: "Weeping Wall", le "Mur qui pleure", un pan rocheux en bordure de route sur la longueur duquel se déverse un torrent.

Chief Mountain, Montana, 10 juillet

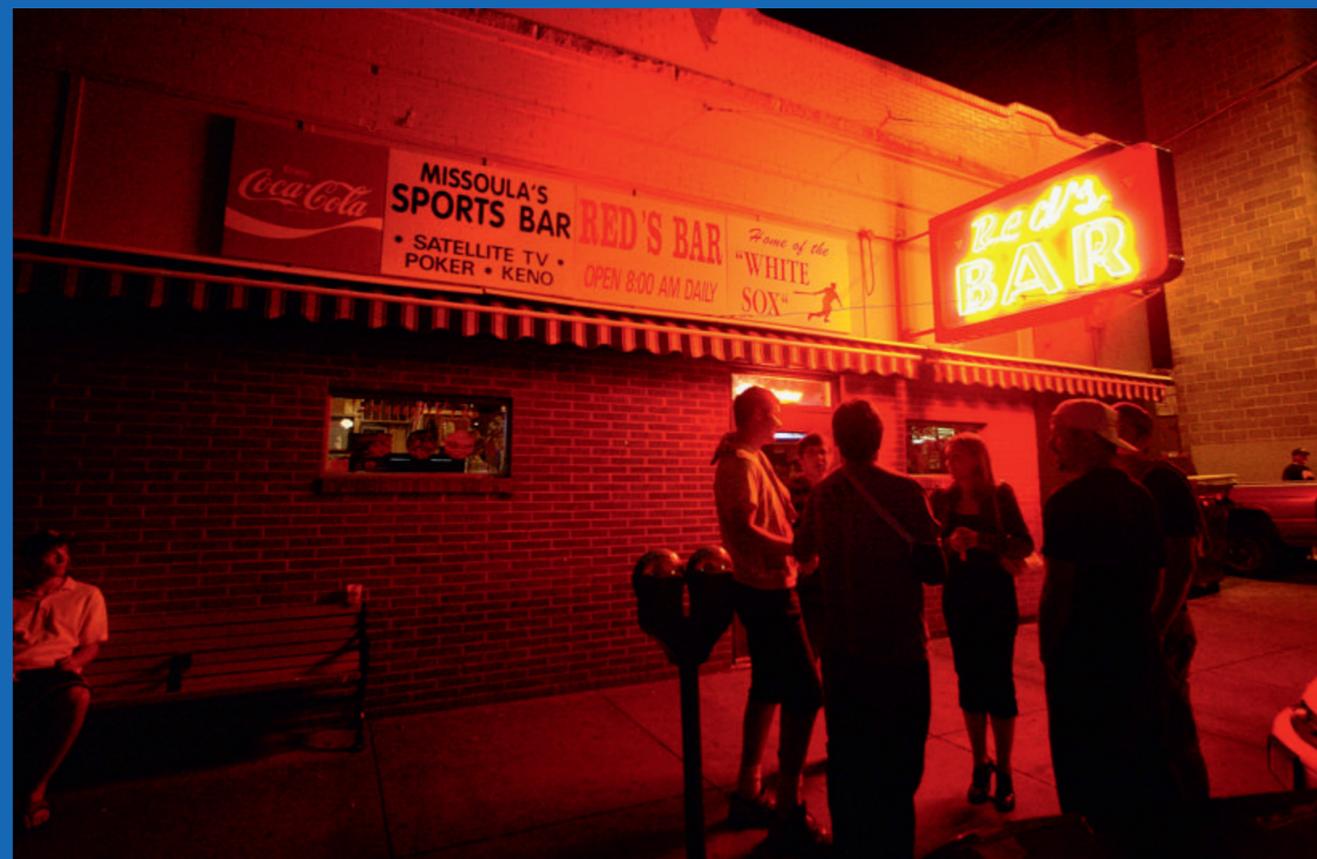
Ce qui fait également la singularité du parc national des Glaciers, c'est qu'il se prolonge de l'autre côté de la frontière canadienne, où il forme le Waterton Lakes National Park, dans la province d'Alberta. La petite route qui y mène depuis le côté américain a été pompeusement baptisée "Chief Mountain International Highway" et tout n'est ici que protestations d'amitié entre les deux pays et les deux peuples, que tout rapproche et tout oppose à la fois. Le poste frontière, qui n'est ouvert que durant la saison touristique, à l'ombre de l'imposante montagne du Chef (2 767 mètres), a un côté immanquablement surréaliste et évoque la surveillance exercée à la lisière du "désert des Tartares" dans le roman de Dino Buzzati: il n'y passe pas grand monde, et les douaniers semblent plutôt détendus, sinon désœuvrés. Du moins en est-il ainsi des Canadiens. Car leurs collègues américains sont manifestement pénétrés de la nécessité de mener jusqu'à Chief Mountain la lutte mondiale contre le terrorisme. L'ennemi n'y est pourtant pas celui qu'on croit. Ce sont les moustiques qui constituent ici une menace et un fléau. A peine les vitres de la voiture baissées pour le contrôle des papiers, ils s'y engouffrent par dizaines (centaines ? milliers ?). Nouvelle arme secrète de la CIA pour faire craquer les visiteurs de mauvais aloi ? Non, car les moustiques agressent tout aussi voracement les officiers de l'immigration. "Ils sont vicieux", commente laconiquement l'un d'eux. "Mais on ne se laisse pas faire", ajoute son collègue, hilare, en brandissant dans chaque main une bombe d'insecticide.

(A suivre)

■ Un mois dans l'Amérique d'Obama | 3/6

"The Next West"

► Où il est question de pêche à la truite et de chasse à l'ours, de la chute d'Adam et Eve, de selles de moto et de cheval, de paysages tibétains et de Calamity Jane.



A lire Norman Maclean ("A River Runs Through It"), dans la région de Missoula, la vie se résume à "lire la rivière" pour mieux pêcher la truite. Il y a en réalité d'autres passe-temps.

Carnet de route Philippe Paquet

Missoula, Montana, 11 juillet

Fact & Fiction, "la" librairie de Missoula sur la North Higgins Avenue, ne suffirait sans doute pas à ériger la grande ville universitaire du Montana en capitale littéraire de l'Ouest américain, voire des Etats-Unis (d'aucuns l'ont comparée à un Montparnasse du Far West en épinglant le nombre record d'écrivains qui ont choisi d'y vivre), mais il faut reconnaître que Missoula a une âme ("soul" en an-

glais), ce que suggère subrepticement son nom, et ce que les autochtones se plaisent à faire remarquer en soulignant : MISSOULA. Cette âme, il faut la chercher d'abord dans la rivière qui baigne la ville, la Clark Fork. Avec ses affluents, dont la Blackfoot et la Bitterroot, elle est au cœur non seulement d'un réseau hydrographique, mais d'un système de pensée. Cela peut surprendre de prime abord, mais comment tirer une autre conclusion après avoir lu le roman autobiographique qui fit la célébrité d'un des plus fa-

meux résidents de Missoula, Norman Maclean, en 1976 : "A River Runs Through It" (Robert Redford en tira un film : "Et au milieu coule une rivière"). On y apprend que, dans cette partie du Montana, la vie se résume à la pêche à la truite. Ou, plus exactement, à l'art de la pêcher. "Si on l'avait cru, on n'aurait jamais permis à quelqu'un qui ne sait pas pêcher dans les règles de faire à un poisson l'affront de l'attraper", fait dire Maclean au narrateur. Et au frère de ce dernier : "Je ne me débrouille pas trop mal avec une canne à pêche mais il me faut

encore trois ans pour arriver à penser comme un poisson." C'est ce qu'on appelle au Montana apprendre à "lire la rivière". Ce dimanche soir, à Missoula, une joyeuse bande d'étudiants est rassemblée sur la terrasse d'un café au bord de la Clark Fork et leur "lecture de la rivière" se fait plutôt dans la bière qui coule à flots. Ont-ils, comme Norman Maclean, la nostalgie d'un "monde merveilleux" dont la beauté consistait aussi à boire de la bière brassée à Helena (la Kessler) ou à Missoula (la Highlander), époque bénie "où

l'on pouvait boire de la bière qui ne soit pas automatiquement importée de Milwaukee, de Minneapolis ou de Saint Louis" ?

Helena, Montana, 12 juillet

La cathédrale de Sainte-Hélène, construite dans le style gothique entre 1908 et 1924, est le seul monument qui rivalise avec le "State Capitol" dans le ciel de Helena, le chef-lieu du Montana. Mais c'est à l'intérieur que l'édifice impressionne le plus. Dans un pays trop jeune pour pouvoir offrir au visiteur le charme suranné et l'excellence artistique des vieilles églises d'Europe, Saint Helena propose des vitraux d'un raffinement exceptionnel - ils furent exécutés par des maîtres verriers bavarois. En retraçant l'histoire de la chrétienté depuis la chute d'Adam et Eve, ils rappellent incidemment, en ces temps où l'islam pose un problème à une majorité d'Américains, toute la difficulté de la fraternité. "Il est rare de pouvoir aider quelqu'un", faisait dire Norman Maclean à son père, qui était pasteur presbytérien. "Soit on ne sait pas quelle partie de soi donner, soit on n'a pas envie de la donner. Ou alors, souvent, ce dont quelqu'un aurait besoin, il ne veut pas qu'on le lui donne. Et plus souvent encore, cette partie de soi qu'il faudrait donner, eh bien, on ne l'a pas."

Bozeman, Montana, 12 juillet

La vallée de Gallatin, au sud de Bozeman, fut arpentée par de nombreuses tribus indiennes : Sioux, Crows, Pieds noirs, Nez percés, Têtes plates, Shoshones... Elle fut traversée, à une époque plus récente, par les premiers touristes que le Chicago, Milwaukee & St. Paul Railroad amenait à Yellowstone. Pour eux, la compagnie ferroviaire fit construire en 1927 un charmant petit hôtel de style colonial espagnol, le Gallatin Gateway Inn. Il disposait d'un restaurant pour deux cents couverts, mais n'avait que vingt-six chambres, parce qu'on présuma avec raison que la plupart des convives retourneraient dormir dans leurs couchettes après avoir festoyé à l'hôtel. Ce qui n'avait pas été prévu, en revanche, c'est la rapide irruption de l'automobile qui détrôna bientôt le train sur la route de Yellowstone et condamna l'établissement hôtelier à un inexorable déclin. Par un juste retour des choses, le Gallatin Gateway accueille à présent les réunions de la Gallatin Writers Inc., une association d'intellectuels de tous horizons (universitaires, responsables politiques, économiques et sociaux, écologistes...) qui aspire à forger "the Next West". Constatant la faillite du vieux modèle de développement fondé sur l'exploitation des mines, des forêts

Avec le soutien du Fonds pour le journalisme en Communauté française, Philippe Paquet a parcouru en juillet l'Amérique d'Obama. Onze mille kilomètres à travers quinze Etats, de Seattle à Atlanta, du Nord-Ouest au Sud-Est, des villes les plus connues aux patelins les plus isolés. Une plongée dans la diversité d'un continent à la veille d'élections législatives cruciales pour le président américain à mi-mandat. A la veille également de l'exposition "L'Amérique, c'est aussi notre histoire !" qui s'ouvre à Bruxelles le 15 octobre, et dont "La Libre Belgique" est partenaire.



et du bétail, le groupe veut concevoir "l'Ouest du futur", dans lequel il s'agira de concilier la protection de la nature et la préservation d'un mode de vie spécifique, avec les nouvelles évolutions de l'économie et de la technologie, mais aussi avec l'immigration d'un nombre croissant de citoyens visiblement lassés de leur existence dans les métropoles de l'est des Etats-Unis.

Yellowstone, Wyoming, 13 juillet

Ce n'est pas la voie d'accès au parc de Yellowstone la plus fréquentée (les visiteurs arrivent généralement par Cody ou Jackson Hole au Wyoming), mais l'entrée nord, par le Montana, est sans conteste la plus belle, parce que la route suit la vallée du Paradis (qui mérite bien son nom), et la plus romantique, parce qu'on passe ainsi sous l'arche monumentale

que fit ériger Theodore Roosevelt. "For the Benefit and Enjoyment of the People", fit graver dans la pierre le président américain, en consacrant l'œuvre d'un de ses prédécesseurs, Ulysses Grant, qui créa en 1872 le premier parc national des Etats-Unis, mais aussi le premier du genre dans le monde. L'invitation a été honorée: quelque trois millions de personnes se pressent chaque année pour voir jaillir le Grand Fidèle avec une régularité jamais démentie, et le parc a beau être immense (près de 9 000 km², soit presque un tiers de la Belgique!), on n'échappe guère à la foule au plus fort de l'été. Signe des temps, les cars de touristes chinois sont omniprésents et il s'en faut de peu qu'on n'entende parler le mandarin ou le cantonais aussi souvent que l'anglais. Tous les Américains ne font, cependant, pas la même lecture du message de Teddy Roosevelt. Depuis le 22 février, une loi fédérale les autorise de nouveau à pénétrer dans les parcs nationaux avec leurs armes. Une des motivations du législateur aurait été de faciliter la vie aux possesseurs d'armes et notamment aux chasseurs "en transit" dans les parcs, mais la National Rifle Association, puissant lobby des fabricants et des amateurs d'armes (fondée un an avant Yellowstone...), a cru pouvoir donner une interprétation plus large de ces dispositions. Les Rangers en sont donc réduits à distribuer une brochure expliquant que le droit de posséder une arme dans le parc ne procure pas celui... d'abattre les animaux sauvages, pas même en état de légitime défense. Et de rappeler que seul le spray au poivre demeure une option pour décourager en dernier recours les assiduités d'un grizzly.

Beartooth Highway, 13 juillet

En quittant Yellowstone par la sortie nord-est, près de Cooke City, la U.S.212 remonte vers Billings en passant par le col de la Dent de l'Ours, à 3 337 mètres d'altitude. Sur un peu plus de cent kilomètres, la section jusqu'à Red Lodge, appelée "Beartooth Highway" (la "grand-route de la Dent de l'Ours"), est volontiers considérée comme étant la plus belle route des Etats-Unis. C'est en tout cas la plus haute et elle n'est ouverte au trafic qu'entre mai et octobre. Achevée en 1936, elle zigzague de part et d'autre de la frontière entre le Montana et le Wyoming, dans un paysage qui évoque tantôt les contreforts alpins avec ses forêts de conifères, tantôt... le plateau tibétain avec ses lacs d'un bleu profond, ses déserts de pierres et ses cimes enneigées. Les Harley Davidson s'en donnent à cœur joie dans les lacets, les moutons ne pouvant qu'être convain-

cus d'avoir enfin trouvé "the last best place". Au sommet, où la force du vent est effroyable et où la température est tombée de trente degrés centigrades en fin de journée (il n'est pas loin de geler), les précipitations donnent la mesure de ce que les Américains, avec une sorte de vénération, désignent par le terme de "wilderness", la nature à l'état brut, un monde d'une sauvage beauté.

Billings, Montana, 13 juillet

La plus grande ville du Montana étale ses raffineries, ses usines et ses entrepôts le long de l'Interstate et de la voie ferrée. Son passé est désormais enfoui sous une épaisse couche de développement économique et c'est dans son intérêt. Au printemps de 1893, Billings reçut la visite d'une personne qui ne fut guère sous le charme : Calamity Jane. "C'est une époque agitée: on dirait l'enfer sur terre", écrivit-elle à sa fille (car elle aurait eu une fille, confiée à un couple d'origine anglaise pour qu'elle reçoive une éducation). "Ces parasites humains prospèrent, hommes et femmes. Les citoyens respectables de la ville sont impuissants, ils ne peuvent même pas contrôler les élections, et la police estime qu'ils risqueraient l'annihilation totale s'ils tentaient des coups de main sur les bouges, qui ne désespèrent pas; les saloons et les maisons de plaisir se succèdent blocks après blocks" ("Lettres à sa fille", Rivages).

Miles City, Montana, 14 juillet

Calamity Jane vint aussi à Miles City, ville dont le nom ne suggère pas la distance à couvrir pour rallier ce coin perdu de l'est du Montana, mais rend hommage au général Nelson Appleton Miles, un héros des guerres indiennes, le vainqueur de Geronimo et de Sitting Bull. Contrairement à Billings, Miles City assume avec enthousiasme son passé, celui, légendaire, d'une "cattle town" où arrivait le bétail élevé au Texas. Pour servir sa population de cow-boys, les artisans locaux développèrent une expertise dans la fabrication de selles de cheval. Durant l'âge d'or de cette activité, des années 1910 jusqu'à la Grande Dépression, vingt ans plus tard, plus de quarante firmes produisirent des milliers de selles, perfectionnant sans cesse leur conception; elles étaient vendues à travers tout le pays et même exportées. L'une de ces entreprises, Miles City Saddlery, existe toujours et ses nouveaux propriétaires ont relancé la production à la main des modèles n°1 et n°11 qui firent la réputation de la ville. Ici, c'est peu dire qu'on est très à cheval sur l'étiquette.

(A suivre)

■ Un mois dans l'Amérique d'Obama | 4/6

Des armes bien propres

► Où il est question d'un chancelier allemand et de Sitting Bull, de morts qui ne votent pas, d'un prénom estropié et de missiles enterrés, de buggies et de maïs.



Les Indiens représentent environ 10% de la population du Dakota du Sud.

Carnet de route Philippe Paquet

Bismarck, Dakota du Nord, 14 juillet

Pas d'emprunt à l'histoire ou au folklore de l'Amérique pour expliquer le nom donné au chef-lieu du Dakota du Nord. C'est en l'honneur du premier chancelier de l'empire allemand, le prince Otto Eduard Leopold von Bismarck, que les pionniers rebaptisèrent la ville d'Edwinton en 1873 : ils espéraient flatter ainsi l'orgueil germanique pour attirer des immigrants et des capitaux allemands pour développer le chemin de fer. Les moyens de communication ont toujours constitué un problème crucial pour cet Etat du Midwest grand comme six fois la Belgique, mais peuplé de 650 000 habitants,

à mi-chemin entre le Pacifique et les Grands Lacs. Et rien n'a changé. Dans l'unique circonscription électorale, le député sortant, le Démocrate Earl Pomeroy, est menacé de perdre, le 2 novembre, le siège qu'il occupe depuis dix-sept ans à la Chambre des Représentants. Rien de tel, dans ces conditions, que d'annoncer à ses administrés l'octroi d'un nouveau crédit fédéral de deux millions de dollars pour l'amélioration des transports.

Le "gratte-ciel de la prairie" qui sert de capitol au Dakota du Nord n'est pas l'unique originalité politique du "Peace Garden State". Nous sommes ici dans le seul des cinquante Etats de l'Union où les

électeurs ne doivent pas être préalablement inscrits au registre électoral. "Ce sont des communautés rurales. Tout le monde se connaît et chacun sait qui peut voter et où", nous explique-t-on. "Et si d'aventure se présente un inconnu dans un bureau de vote, il lui suffit de fournir une preuve de résidence, une facture à son nom par exemple. Ou, à défaut, de signer une déclaration sur l'honneur..." Remarquable relation de confiance, assortie il est vrai d'une sanction judiciaire en cas de fraude (un an de prison et 20 000 dollars d'amende). Les autorités se flattent de n'avoir jamais eu connaissance d'abus significatifs. Et le secrétaire d'Etat du Dakota du Nord, Al Jaeger, de remarquer : "Au moins chez nous, les morts ne votent pas..."

Standing Rock Indian Reservation, 15 juillet

A la sortie de Bismarck, on éprouve quelques difficultés à trouver la route 1806 qui descend le long du Missouri vers la réserve indienne de Standing Rock, la sixième plus grande des Etats-Unis avec ses 9 000 km². On est ici en territoire sioux - celui des Dakotas, mot qui signifie, par une cruelle ironie de l'histoire, "amitié". Près de Fort Yates, le chef-lieu, on montre la tombe de Tatanka Iyotake, le vainqueur de l'armée américaine à la bataille de Little Big Horn en 1876, plus connu sous le nom de Sitting Bull. Mais d'aucuns affirment que le corps serait en réalité enterré ailleurs, peut-être dans le Dakota du Sud, où vit principalement la tribu des

Lakotas à laquelle appartenait le grand chef indien. Cette incertitude en reflète d'autres, sur l'intégration des "Native Americans" dans la société contemporaine, sur leur développement économique, sur leur bonheur. En chemin, le luxueux complexe du Prairie Knights Casino and Resort a pu faire illusion (dans les Etats où les jeux d'argent sont interdits, les Indiens ont droit à l'exception et tirent l'essentiel de leurs revenus des licences d'exploitation de casinos). Mais la réalité ne tarde pas à rattraper le visiteur : en fait de "chevaliers des prairies", on découvre des hameaux de caravanes et de baraquements délabrés, des carcasses de voitures qui rouillent dans des champs stériles, des commerces miteux comme on en voit dans les bidonvilles du tiers-monde. Singulier décor pour une "route pittoresque" qui épouse le tracé du Lewis and Clark Trail (du nom des légendaires explorateurs que le président Jefferson chargea en 1804 de trouver une route vers le Pacifique après le rachat de la Louisiane à la France). Les pensées s'entrechoquent et on revoit - allez savoir pourquoi ! - le formulaire qu'il a fallu remplir pour obtenir son visa américain et sa question sur l'éventuelle participation du soussigné à un génocide... Pose-t-on jamais la question aux Américains, héritiers d'une nation qui a liquidé le peuple indien pour prendre sa place ?

Pierre, Dakota du Sud, 15 juillet

Le très beau petit musée du South Dakota Cultural Heritage Center s'enorgueillit de posséder une pièce exceptionnelle : la "plaque de La Vérendrye". Retrouvée par hasard en 1913 par des écoliers en excursion sur les rives du Missouri, cette plaque en plomb porte une inscription en latin datée du 30 mars 1743 en vertu de laquelle les deux fils de l'explorateur Pierre Gaultier de Varennes, sieur de La Vérendrye, agissant en son nom, revendiquaient pour la France la propriété des terres qu'ils venaient de découvrir. Classique manifestation d'orgueil d'un âge impérialiste révolu et dont les effets ne survécurent pas longtemps à la conquête anglo-saxonne, mais qui a pour conséquence que le chef-lieu du Dakota du Sud porte toujours le doux nom français de Pierre. Il est malheureusement estropié et prononcé apparemment à l'anglaise, mais ce n'est pas tout à fait l'explication. La ville, nous raconte Jeff Mammenga, membre éminent de la Société d'histoire locale, s'était d'abord développée sur la rive droite du Missouri, à Fort Pierre. Les quais ("peer" en anglais, mot qui se prononce "pire") se trouvaient, toutefois, de l'autre côté de

Avec le soutien du Fonds pour le journalisme en Communauté française, Philippe Paquet a parcouru en juillet l'Amérique d'Obama. Onze mille kilomètres à travers quinze Etats, de Seattle à Atlanta, du Nord-Ouest au Sud-Est, des villes les plus connues aux patelins les plus isolés. Une plongée dans la diversité d'un continent à la veille d'élections législatives cruciales pour le président américain à mi-mandat. A la veille également de l'exposition "L'Amérique, c'est aussi notre histoire !" qui s'ouvre à Bruxelles le 15 octobre, et dont "La Libre Belgique" est partenaire.



la rivière et on prit l'habitude de dire qu'on allait au "peer" quand on la traversait. Quand le centre de gravité de l'agglomération se déplaça finalement du côté des quais, on continua d'aller à "Peer", ce qui consomma la déformation définitive de la prononciation de Pierre. Et écorça la postérité du sieur de La Vérendrye

Les Indiens représentent environ 10% de la population du Dakota du Sud. Serait-ce la raison pour laquelle il y règne toujours une atmosphère de Far West ? Dans la salle de bain de notre hôtel à Pierre, à côté des traditionnels gobelets, brosse à dents et rasoir à jeter, la femme de chambre a disposé une petite serviette sur la

quelle est déposée une carte explicative : "This rag is for your convenience. Please use it to clean guns, boots, makeup, etc." : "Ce chiffon est à votre disposition. Utilisez-le svp pour nettoyer vos armes, vos chaussures, votre maquillage, etc."

Mont Rushmore, Dakota du Sud, 16 juillet

C'est un des sites les plus photographiés et les plus fascinants des Etats-Unis : sculptés dans le granite d'une montagne qui était sacrée pour les Indiens, les quatre visages, hauts de dix-huit mètres, de George Washington, Thomas Jefferson, Abraham Lincoln et Theodore Roosevelt. Formé à Paris, où il fréquenta Rodin, leur créateur, Gutzon Borglum, voulut rendre un hommage éternel au Président qui fonda la nation, à celui qui, en achetant la Louisiane à Napoléon, donna le signal de la conquête de l'Ouest, à celui qui abolit l'esclavage et à celui qui fit des Etats-Unis une puissance mondiale. En été, on organise chaque soir au Mont Rushmore un spectacle d'une heure. Pas exactement un son et lumière, toutefois, mais une cérémonie patriotique à la gloire de l'Amérique, de ses forces armées et de ses vétérans. Et le Ranger de service d'appeler dans le public ceux qui reviennent d'Irak et d'Afghanistan, auxquels se joignent des anciens du Vietnam et de la première guerre du Golfe. Tonnerre d'applaudissements, avant que tout le monde n'entonne "America the Beautiful", debout, la main sur le cœur.

Launch Site Delta 09, Dakota du Sud, 17 juillet

Pendant des décennies, les automobilistes qui arpenaient l'auto-route I-90, l'unique axe est-ouest du Dakota du Sud entre Sioux Falls et Rapid City, n'ont jamais soupçonné qu'ils circulaient en pleine guerre froide, qu'ils étaient au cœur du danger atomique, à deux doigts peut-être de la déflagration qui sonnerait la fin du monde. L'armée américaine n'avait rien trouvé de mieux, en effet, que d'installer le long de l'Interstate des sites de lancement souterrains pour ses missiles balistiques à têtes nucléaires Minuteman. Déployés dans une zone grande comme la Belgique, cent cinquante missiles étaient ainsi pointés sur l'Union soviétique. Les accords Start négociés entre Washington et Moscou ont finalement destiné ces engins à la casse ; l'un d'eux a été préservé et son silo, près de la sortie 116 sur l'autoroute, est devenu en 1999 un "site historique national". On y propose des "top secret tours" qui ne font rire personne.

Mitchell, Dakota du Sud, 17 juillet

La petite ville de Mitchell, dans le sud-est du Dakota du Sud, a vu grandir le futur sénateur George McGovern et cultive son souvenir en conservant ses archives dans une bibliothèque qui aurait pu être présidentielle si l'enfant du pays n'avait pas perdu l'élection face à Richard Nixon en 1972. Né de parents républicains, ce vétéran de la Seconde Guerre mondiale entra en politique sous l'étiquette d'un indépendant, avant de rejoindre le Parti démocrate. Mais il fut un Démocrate turbulent, en rupture de ban avec Lyndon Johnson sur le Vietnam. Il milita pour la fin de la guerre en martelant son fameux slogan "Come home, America". Quarante ans plus tard, les Américains affluent à Mitchell, mais ce n'est pas pour lui rendre hommage. Ils viennent admirer une curiosité, le Corn Palace, un hall d'exposition dont les façades extérieures sont ornées de scènes réalisées à la main avec des épis de maïs et qu'on renouvelle chaque année. Ce singulier édifice rappelle de façon ostentatoire, presque vulgaire, la place que le monde rural occupe toujours aux Etats-Unis et l'influence que les agriculteurs du Midwest continuent d'exercer sur la vie politique et le choix des élites dans le pays. Combien des paysans qui se bousculent joyeusement pour acheter des pop-corn au Corn Palace de Mitchell réalisent-ils que s'ils avaient élu McGovern en 1972, l'Amérique se serait épargnée le Watergate et le traumatisme durable que le scandale causa dans la conscience américaine ? On serait soufflé en connaissant la réponse.

Kalona, Iowa, 18 juillet

Kalona, dans l'est de Iowa, abrite la plus grande communauté amish à l'ouest du Mississippi (la population amish ne cesse de grandir aux Etats-Unis - elle compte plus de 250 000 membres aujourd'hui - et se déplace en nombres croissants vers les Etats de l'Ouest). Le spectacle de ces gens habillés modestement à la mode du XIX^e siècle, se déplaçant dans leur caractéristique voiture à cheval noire (le "buggy"), refusant toute compromission avec le progrès, qu'il s'agisse des ampoules électriques ou des armes à feu, nous projette dans une autre Amérique, à laquelle le réalisateur Peter Weir rendit un poignant hommage dans son film "Witness", avec Harrison Ford, en 1985. Une Amérique où il n'y a ni criminels ni obèses - les experts expliquent ce dernier phénomène par le fait que les Amish font six fois plus d'activité physique que l'Américain moyen.

(A suivre)

Un mois dans l'Amérique d'Obama | 5/6

Sirènes du Mississippi

► Où il est question de Twain et d'Hemingway, d'un McDonald's unijambiste, de l'homme le plus dangereux d'Amérique et de la mort d'un autre qui n'avait peur de rien.



C'est à Cape Girardeau, où accostent les célèbres mississippi boat que grandit Rush Limbaugh, un animateur de radio ultra-conservateur.

Carnet de route Philippe Paquet

Keokuk, Iowa, 19 juillet

Lové dans le sud-est de l'Iowa, comme un coin enfoncé entre l'Illinois et le Missouri, Keokuk est un de ces endroits où l'on n'aurait jamais pensé se rendre un jour – sentiment certainement partagé par la plupart des Américains, jusqu'au jour où ils font campagne pour la présidence des Etats-Unis et qu'il leur faut en premier lieu gagner le caucus de l'Iowa: ils passent alors par ici (ce que le fit Barack Obama, le 27 décembre 2007; on n'est pas près de l'oublier à l'école primaire Hawthorne de

Keokuk). Non pas que la ville manque de charme. Mark Twain, dont le frère habitait ici, y vécut une année, en 1857, à l'époque d'un boom immobilier mémorable. *"Tout le monde achetait, se souvint-il, tout le monde vendait – hormis les veuves et les prêtres. [...] Tout ce qui ressemblait à une parcelle, quelle que fût sa situation, était vendable, et à un prix qui aurait encore été élevé même si le terrain avait été un gazon de billets de banque."* Le quartier résidentiel qui surplombe le Mississippi porte toujours témoignage de cette prospérité, favorisée par l'essor de la navigation fluviale, et on y chercherait en vain les stigmates de la crise des "subprimes". Il n'en

est pas moins étonnant de considérer que cette création urbaine si durablement embourgeoisée est née d'une superbe insubordination: refusant de se séparer de sa femme indienne comme les militaires en avaient reçu l'ordre, le chirurgien Samuel Muir quitta l'armée et Fort Edwards dans l'Illinois vers 1820, se construisit une cabane sur l'autre rive du Mississippi et fonda Keokuk. Qui, par un singulier retour des choses, reçut le nom d'un chef indien qui avait opté pour la collaboration avec l'homme blanc...

Hannibal, Missouri, 20 juillet

Quand Mark Twain passa son

enfance à Hannibal, dans le Missouri, *"la ville n'avait aucune spécialité et aucune importance commerciale"*, raconte-t-il dans *"Life on the Mississippi"* (ouvrage dont la moindre originalité n'est pas d'avoir été le tout premier livre tapé à la machine par un écrivain américain). *"Le bateau quotidien débarquait généralement un passager et apportait un poisson-chat, et embarquait un autre passager et assez de fret pour remplir un cha peau."* Les choses changèrent par la suite et, en y retournant des années plus tard, Twain dut convenir que *"beaucoup d'argent changeait de mains, ici, désormais"*. Le temps n'est plus à présent aux somptueux bateaux à vapeur, le débar-

cadère ne sert plus qu'à des touristes nostalgiques qu'on emmène en croisière, et, si tout, à Hannibal, est nommé en l'honneur du plus célèbre de ses citoyens et de chacun de ses personnages (du café Huckleberry Finn à l'échoppe Tom Sawyer), la ville n'est plus précisément trépidante, quand bien même on y célèbre cette année le centenaire de la mort de l'écrivain, décédé un 21 avril 1910, à 74 ans. Mark Twain devait revisiter Hannibal. *"C'était un dimanche matin, et tout le monde était encore au lit, écrit-il. Aussi ai-je parcouru les rues vides, en voyant toujours la ville comme elle était dans le temps et non comme elle était aujourd'hui, et en reconnaissant et en serrant métaphoriquement la main à une centaine d'objets familiers qui n'existaient plus depuis longtemps."* Visiblement, à Hannibal, c'est maintenant tous les jours dimanche, mais qui s'en plaindrait?

Saint Louis, Missouri, 20 juillet

Dressée sur la rive droite du Mississippi, dans le centre de Saint Louis, la Grande Arche, qui fait penser à une publicité géante pour McDonald's à laquelle il manquerait le second jambage du mythe M, marque symboliquement la limite de l'Ouest. C'est à Saint Louis qu'en toute logique Meriwether Lewis et William Clark préparèrent, dans les premiers mois de 1804, l'expédition qui devait faire reculer les frontières de l'Amérique, et ils partirent de Saint Charles, aujourd'hui un faubourg de la ville, près d'où le Missouri se jette dans le Mississippi. Mais Saint Louis est aussi la limite du Sud: si l'on n'y pratiqua jamais la ségrégation raciale dans les transports qui fut de mise dans les grandes villes sudistes, la communauté noire et subit bien d'autres discriminations, en matière de logement ou d'emploi notamment. La métropole de trois millions d'habitants, à laquelle un programme de rénovation urbaine a procuré un nouveau dynamisme (la population a augmenté ces dernières années pour la première fois depuis le recensement de 1950), cultive avec brio cet héritage de ville frontrière qu'elle traduit par un esprit d'entreprise... sans frontière. Saint Louis accueille quelques multinationales célèbres dont Monsanto; elle héberge le "St. Louis Post-Dispatch", quotidien réputé que fonda Joseph Pulitzer, par ailleurs créateur d'un prix mondialement connu qui récompense toujours l'excellence journalistique; et elle inspire des hommes et des femmes politiques différents. Robin Carnahan, par exemple. Née – le même jour que Barack Obama, le 4 août 1961 – à Rolla, non loin de

Avec le soutien du Fonds pour le journalisme en Communauté française, Philippe Paquet a parcouru en juillet l'Amérique d'Obama. Onze mille kilomètres à travers quinze Etats, de Seattle à Atlanta, du Nord-Ouest au Sud-Est, des villes les plus connues aux patelins les plus isolés. Une plongée dans la diversité d'un continent dans la veille d'élections législatives cruciales pour le président américain à mi-mandat. A la veille également de l'exposition "L'Amérique, c'est aussi notre histoire !" qui s'ouvre à Bruxelles le 15 octobre, et dont "La Libre Belgique" est partenaire.



Saint Louis, elle briguera, le 2 novembre, un des deux mandats de sénateur du Missouri. Son père, Mel, fut gouverneur de l'Etat; sa mère, Jean, occupa le poste de sénateur auquel son mari avait été élu à titre posthume (il avait trouvé la mort dans un accident d'avion dans les derniers jours de la campagne en octobre 2000); et son frère Russ est un député de Saint Louis au Congrès. Ce qui la distingue plus encore, cependant, c'est qu'elle travailla dans les années 1990 en Europe centrale pour contribuer à la démocratisation des institutions des anciens régimes communistes.

Trail of Tears, Missouri, 20 juillet

Entre Sainte Geneviève et Cape Girardeau passe le "Trail of Tears", le "chemin des Larmes". C'est aujourd'hui un parc forestier sous

la protection de l'Etat et la sérénité du lieu, goûtée au fil de sentiers soigneusement aménagés pour la promenade, ne laisse pas deviner la tragédie dont il entend entretenir la mémoire. Ce chemin, c'est celui qu'empruntèrent les Indiens Cherokee chassés de leurs terres ancestrales, en vertu de l'Indian Removal Act de 1830, et obligés de franchir le Mississippi dans des conditions épouvantables au cours de l'hiver 1838-1839. Des milliers d'entre eux ne survécurent pas à l'exode; beaucoup périrent ici.

Cape Girardeau, Missouri, 20 juillet

Modeste ville de 37 000 habitants sur le Mississippi, nommée d'après un soldat français, Jean-Baptiste de Girardot, qui établit ici un comptoir commercial, Cape Girardeau est sur toutes les cartes politiques: c'est ici que grandit Rush Limbaugh, un animateur de radio ultra-conservateur que la gauche américaine considère volontiers comme *"l'homme le plus dangereux des Etats-Unis"*. Dans une librairie de la ville, la biographie que Zev Chafets lui a consacrée cette année sous un titre éloquent (*"Rush Limbaugh. An Army of One"*; *"Rush Limbaugh. Une armée à lui tout seul"*) est bien en vue et, alors que nous la feuilletons, un client entame la conversation. *"Je l'ai bien connu. Son père était avocat et j'ai encore plaidé quelques fois contre lui. Lui aussi est un excellent orateur. Il a commencé comme cireur de chaussures dans un salon de coiffure parce qu'il aimait parler avec les gens. Cet endroit existe toujours, vous devriez aller le voir."* Celui qui se surnomme volontiers "El Rushbo" ou le "Détecteur de vérités" est pourvu de l'aura d'un héros à Cape Girardeau, bien que l'idole opère désormais depuis la Floride – il commente l'actualité politique dans un programme radiophonique quotidien qui est diffusé dans tout le pays, est probablement le plus écouté et lui rapporte 50 millions de dollars par an. Rush Limbaugh s'était distingué en résumant en quatre mots, et non pas en quatre cents ainsi que le lui avait demandé *"The Wall Street Journal"*, ce qu'il attendait de Barack Obama: *"I hope he fails"* (*"J'espère qu'il échouera"*). Cela résume sans doute un personnage que d'aucuns considèrent comme le véritable numéro un du Parti républicain et de la droite américaine (*"Le Parti républicain est grand, Rush Limbaugh est son prophète"*, avait joliment titré *"Le Figaro"* en juin dernier). Un homme qui, à son tour, considère Sarah Palin comme le meilleur espoir des conservateurs pour la présidentielle de 2012.

Piggott, Arkansas, 21 juillet

Ernest Hemingway a vécu quel que temps dans cette bourgade du "Delta", dans le nord-est de l'Arkansas, avec sa deuxième femme, Pauline Pfeiffer, qu'il avait rencontrée à Paris dans les années 1920. C'est dans la maison de ses beaux-parents, devenue aujourd'hui un musée, qu'il écrivit *"Pour qui sonne le glas"*. Le titre semble d'actualité pour les Démocrates et leur candidat à la Chambre des Représentants, Chad Casey, dans ce 1^{er} district électoral de l'Etat. Le député sortant, Marion Berry, réélu depuis 1996, a choisi de se retirer et cela donne de sérieuses chances aux Républicains d'enlever un siège qui est démocrate depuis plus d'un siècle. S'il l'emporte, leur candidat, Rick Crawford, semble bien préparé pour affronter le champ de bataille politique à Washington: cet entrepreneur et homme de radio a été démineur dans l'armée et commentateur de rodéos.

Memphis, Tennessee, 22 juillet

Les familles de la classe moyenne afro-américaine qui se promènent le soir dans le parc Lee qui longe Riverside Drive, sur la rive gauche du Mississippi, composent un tableau paisible et serene qui renvoie à un passé incroyablement lointain une histoire locale faite de haine raciale, de tensions politiques, de violences et de meurtres. A quelques blocs de là, le National Civil Rights Museum nous y replonge instantanément. Il a été brillamment aménagé en 1991 dans le Lorraine Motel où Martin Luther King fut assassiné, le 4 avril 1968. La veille, celui-ci avait prononcé, à Memphis, son fameux discours intitulé *"I've Been to the Mountaintop"* dans lequel il déclarait prophétiquement ne craindre plus personne après avoir eu la vision de l'arrivée glorieuse du Christ. Le musée, dont la réalisation causa son propre lot de discriminations puisqu'elle fit exploser les prix de l'immobilier et les loyers dans ce quartier jadis déshérité, se prolonge de l'autre côté de la rue, dans le Young and Morrow Building, d'où furent tirés les coups de feu mortels. L'enquête qui mena à l'arrestation du meurtrier, James Earl Ray, y est minutieusement retracée, sans esquiver les questions controversées qu'elle suscita. On y apprend que Ray, quand il fut interpellé par la police londonienne, était sur le point d'embarquer sur un vol pour Bruxelles. On ne peut s'empêcher de penser perfidement que s'il avait pu arriver sur le sol belge, on aurait sans doute définitivement perdu sa trace.

(A suivre)

■ Un mois dans l'Amérique d'Obama | 6/6

Tarot, pétrole et Tabasco

► Où il est question de "nègres à vendre" et d'un revolver belge, d'une gare à deux entrées, du Vieux Carré et d'un vieux Confédéré, d'eau de Cologne et de BP.



La Nouvelle-Orléans, capitale du jazz, a perdu un tiers de sa population après le passage de l'ouragan Katrina. Son "Vieux Carré" attire à nouveau les touristes du monde entier.

Carnet de route Philippe Paquet

Natchez, Mississippi, 23 juillet

Au débouché de la célèbre Natchez Trace, la piste indienne qui reliait Nashville au Mississippi, Natchez est un ancien poste français. C'est aussi un joyau injustement méconnu de l'architecture antérieure à la guerre de Sécession ("antebellum" comme on aime dire ici), un musée à ciel ouvert de la civilisation des grandes plantations dont portent témoignage de somptueuses résidences telles que Melrose, Rosalie, Magnolia House ou, plus extraordinaire encore, Longwood, dont l'achèvement fut interrompu par la guerre civile. Natchez avait le plus grand marché aux esclaves du Mississippi et "The Forks of the Road" en perpétue le

souvenir. Une simple plaque rappelle que des milliers d'esclaves changèrent de mains ici même. Une plaque qui en remplace une autre, celle où l'on pouvait lire jadis à en croire le récit d'un voyageur : "Negroes for sale" ("Nègres à vendre").

Natchitoches, Louisiane, 24 juillet

Natchitoches (prononcez "Natchitoché") passe pour être le cœur de la Louisiane francophone. Dans le centre historique, où les façades dans le style de La Nouvelle-Orléans avec leurs balcons en fer forgé ont fière allure, on a mis un point d'honneur à traduire en français les noms de rues et parfois le menu des restaurants. Le Fort St-Jean-Baptiste avait été construit, rappelle-t-on, pour

stopper l'expansion espagnole et, alliés des Français, les Indiens Natchitoches donnèrent leur nom à la future ville, la plus ancienne de la Grande Louisiane rachetée à Napoléon. Tout dégage, ou doit dégaier, une impression de douce harmonie, de mixité culturelle, de mélange racial. Des générations d'esclaves qu'on mit au travail dans les plantations environnantes, on se borne à dire qu'ils contribuèrent à la prodigieuse diversité qui a façonné une identité sans pareille, "a unique blend of cultures including French, Spanish, African, American Indian, and Creole". En périphérie de la ville, hors du circuit touristique, la vieille gare ferroviaire, aujourd'hui désaffectée, rappelle que le métissage, la fusion culturelle, la joyeuse cohabitation ne

furent pas toujours à l'ordre du jour. Le bâtiment avait deux entrées : l'une monumentale, au centre ; l'autre, toute simple, sur le côté. Deux entrées pour deux couloirs de peau.

Avery Island, Louisiane, 25 juillet

Au sud de New Iberia, sur Avery Island, à proximité de Vermilion Bay où l'on a pu craindre qu'il y ait bientôt plus de pétrole que d'eau de mer, tourne à plein régime l'usine où l'on produit un des rares symboles de la gastronomie américaine capable de rivaliser en notoriété avec le ketchup Heinz ou Coca-Cola : le Tabasco. La société McIlhenny, qui fabrique la petite merveille qui pimente l'existence depuis 1868, est toujours une entreprise familiale et, s'entend-on

répéter en visitant son quartier général, toute la production est affaire d'amour, "a labor of love". Les épices originales à la base de la recette secrète furent importées d'Amérique centrale par le fondateur, Edmund McIlhenny, qui forge également le nom de la sauce à partir d'un mot à consonance latino-américaine qui ne veut rien dire, mais sonne visiblement bien puisqu'il sort à présent plus de 700 000 bouteilles de Tabasco de l'usine par jour. Il y a comme un parfum de miracle dans cette incroyable réussite : on dit que McIlhenny utilisa au départ des bouteilles d'eau de Cologne usagées pour vendre sa sauce.

Baton Rouge, Louisiane, 26 juillet

"Baton Rouge était vêtue de fleurs, comme une jeune épouse - non plus que cela ; comme une serre. Car désormais nous étions dans le Sud absolu - pas d'atténuation, pas de compromis, pas de demi-mesure", écrit Mark Twain à propos du chef-lieu de la Louisiane, qui se flatte de posséder deux capitales. L'ancien a des airs de forteresse du Moyen-Âge en carton-pâte. "Sir Walter Scott est probablement responsable de l'immeuble du capitol ; car il n'est pas imaginable que ce petit château factice eût jamais été construit si cet auteur n'avait pas rendu les gens fous, deux générations plus tôt, avec ses romans médiévaux", poursuit Twain. Il faut croire que les gens sont restés aussi fous qu'opposés aux demi-mesures à Baton Rouge : quand le gouverneur Huey Pierce Long décida d'élever un nouveau capitol, une tour de vingt-sept étages, en pleine Grande Dépression, on le prit pour un cinglé. Le pauvre trouva, cependant, plus fou que lui en la personne du Dr Weiss qui l'assassina (avec un revolver de fabrication belge), un jour de septembre 1935, dans l'enceinte de ce même capitol qu'il avait fait construire. On assure qu'agonisant, il implora Dieu de le laisser vivre parce qu'il avait "encore tant de choses à faire". Ce n'était pas une forfanterie. Huey Long, qui prétendait faire de "tout homme un roi" par une politique de redistribution des richesses, avait marqué de son empreinte la Louisiane, où il avait fait construire des écoles et des routes. Et on le disait résolu à disputer à Roosevelt l'investiture du Parti démocrate pour la présidentielle de 1936.

La Nouvelle-Orléans, Louisiane, 28 juillet

Sur le parvis de la cathédrale Saint-Louis, dans le "Vieux Carré" de La Nouvelle-Orléans, on découvre une activité moins endiablée que celle qui enfievre le célèbre "French Quarter" à l'époque du Mardi Gras, mais qui n'en présente

Avec le soutien du Fonds pour le journalisme en Communauté française, Philippe Paquet a parcouru en juillet l'Amérique d'Obama. Onze mille kilomètres à travers quinze Etats, de Seattle à Atlanta, du Nord-Ouest au Sud-Est, des villes les plus connues aux patelins les plus isolés. Une plongée dans la diversité d'un continent à la veille d'élections législatives cruciales pour le président américain à mi-mandat. A la veille également de l'exposition "L'Amérique, c'est aussi notre histoire !" qui s'ouvre à Bruxelles le 15 octobre, et dont "La Libre Belgique" est partenaire.



pas moins un petit côté diabolique : la rue de Chartres est encombrée de cartomanciens qui se proposent de lire votre avenir dans le tarot. A peine remis du passage de Katrina il y a cinq ans, confrontés maintenant aux effets à long terme de la plus grande marée noire de l'histoire américaine, les habitants de "Big Easy" ("La Grosse Facile", ainsi que la ville est surnommée) ont certainement besoin d'y voir clair et de retrouver des raisons d'espérer. Certes, tout ne va pas si mal : en février, les Saints (l'équipe locale de football américain) ont gagné le Superbowl et, avec cette victoire, on veut croire définitivement chassés les fantômes qui hantaient le Louisiana Superdome depuis le jour où le stade hébergea, dans des conditions pathétiques, toute la

détresse causée par Katrina. Il fallait bien cela pour consoler la capitale du jazz et de l'écrevisse qui a perdu un tiers de sa population après l'ouragan et qui redoute, après la marée noire, une aggravation de la pauvreté et de la criminalité, plaies traditionnelles de La Nouvelle-Orléans. Comme si, au tarot, c'était toujours l'atout XIII qui sortait : la Mort...

L'Audubon Aquarium of the Americas, qui porte le nom du génial explorateur, ornithologue et dessinateur animalier d'origine française John James (ou Jean-Jacques...) Audubon (lire son "Journal du Missouri" dans la Petite Bibliothèque Payot), est le dernier endroit où l'on s'attendrait à parler politique. C'est pourtant le cas devant le clou du complexe, le grand bassin où est présentée la faune du golfe du Mexique. Cela ne s'invente pas : celui-ci est parrainé par les géants de l'exploitation pétrolière en tête desquels... BP. Plus que les vedettes du bassin - des requins, des raies et une tortue marine baptisée Roi Midas -, ce sont les logos de BP, Shell, Exxon ou Chevron qui sont désormais photographiés par des visiteurs goguenards. Ils se gaussent volontiers de la prétention affichée de ces multinationales à protéger l'exceptionnelle richesse du milieu marin.

Biloxi, Mississippi, 29 juillet

En bordure du golfe du Mexique, près de Biloxi dans l'Etat du Mississippi, Beauvoir ("Beautiful view", explique-t-on aux visiteurs) n'est pas une résidence de planteur comme les autres. C'est ici que Jefferson Davis, l'unique président des Etats confédérés d'Amérique pendant la guerre de Sécession, vint finir ses jours. La résidence, particulièrement exposée face à l'océan, avait résisté à des dizaines d'ouragans en un siècle et demi d'existence, jusqu'à ce que Katrina dévaste la propriété en août 2005 ; les vents emportèrent la toiture du logis principal, puis le raz-de-marée endommagea les peintures et les boiseries, détruisit le mobilier et la vaisselle (il ne reste rien des précieuses porcelaines), emporta au large, lors du reflux, des pièces inestimables. De patients travaux de restauration ont déjà effacé la plupart des traces de la catastrophe et l'association United Sons of Confederate Veterans, qui veille sur le site, caresse de grands projets dont la construction d'une nouvelle Bibliothèque présidentielle. Il en va de l'honneur des gens du Sud, dont la mémoire reste vive et la sensibilité à fleur de peau. Dans le magasin de souvenirs, un T-

shirt arbore le drapeau des confédérés avec ce commentaire : "Si ce drapeau vous choque, vous avez grand besoin de réviser votre Histoire".

Atlanta, Géorgie, 30 juillet

Pas très loin du siège de CNN, qui délivre de l'information en boîte d'un bout à l'autre de la planète, Coca-Cola a installé depuis 2007 son nouveau musée, au nom éloquent : "The World of Coca-Cola". En fait de musée, c'est surtout un monument à la gloire des bouteilles et des cannettes qui ont forgé "la marque la plus connue au monde". Pris en main dès son entrée dans l'édifice par des hôtes et des hôtesse d'une pétulante jeunesse, conditionnée par des exposés et des films d'une subjectivité sans complexe, le visiteur est rapidement convaincu qu'il va moins découvrir "le monde de Coca-Cola" qu'apprendre que le monde appartient à Coca-Cola. On ne reste pas sur sa soif, mais le goût est amer.

Aéroport d'Atlanta, 31 juillet

Aéroport Hartsfield-Jackson d'Atlanta, à l'heure de quitter les Etats-Unis. Bien en vue sur le présentoir d'un kiosque à journaux, la couverture du magazine "Time". De loin, on croit voir une jolie jeune fille à la belle chevelure noire. De plus près, on découvre un visage horriblement mutilé dont le nez a disparu (on apprendra par la suite que les oreilles ont également été coupées). "What Happens if We Leave Afghanistan" ("Ce qui arrivera si nous quittons l'Afghanistan"), lit-on en titre, à côté de la terrible photo d'Aisha, 18 ans, qui avait fui l'an dernier un mariage arrangé et une belle-famille hostile dans la province afghane d'Uruzgan. Les talibans lui ont appliqué une justice expéditive qui puise autant dans les traditions tribales de ce pays moyennâgeux que dans une interprétation extrémiste de l'islam. Le directeur général du magazine, Richard Stengel, s'est expliqué longuement, dans un éditorial, sur les raisons de publier à la une cette photo choc et choquante de Jodi Bieber. Toutefois, plus que la photo, c'est le message, sensationnel et peut-être caricatural, qui véhiculent le titre et l'article, qui vont faire débat. L'hebdomadaire sera accusé de jouer la carte de l'émotion pour vendre la politique afghane du gouvernement Obama et justifier le maintien d'une présence militaire dans cette partie du monde. De quoi penser que les soldats américains n'ont sans doute pas fini d'écrire à leurs proches que "le nord-ouest des Etats-Unis est merveilleux, merveilleux, merveilleux..."